

L'écriture de la délectation morose : le Journal d'Alissa

par

MARIA WATROBA

« Un journal intime est intéressant surtout quand il note l'éveil des idées ; ou des sens, lors de la puberté ; ou bien enfin lorsqu'on se sent mourir. »

Journal, 8 octobre 1891.

Exils

Lieu privilégié de cette pratique protestante qu'est l'examen de conscience, le journal intime est l'œuvre de la solitude d'une conscience malheureuse. Alain Girard a souligné le lien entre tristesse et écriture du journal : « Si l'équilibre ou le bonheur consistent dans l'adaptation à l'entourage, le journal porte en lui le deuil du bonheur¹. » L'examen de conscience y serait lors par définition un examen de souffrance : « La souffrance ! mais c'est l'unique cause de la conscience ! », a écrit Dostoïevski. Et cette souffrance serait un exil. Telle est bien la situation d'Alissa à Aigues-Vives, quand elle aborde l'écriture de ses cahiers : son examen de conscience est un examen de souffrance qui est un examen d'exil.

Les premiers mots de son journal en soulignent l'aspect inaugural : elle entreprend de l'écrire, dans un endroit inconnu, où elle ressent une solitude nouvelle.

1. Alain Girard, *Le Journal intime*, Paris : P.U.F., 1963, p. 114.

Avant-hier, départ du Havre ; hier, arrivée à Nîmes ; mon premier voyage ! N'ayant aucun souci du ménage ni de la cuisine, dans le léger désœuvrement qui s'ensuit, ce 23 mai 188., jour anniversaire de mes vingt-cinq ans, je commence un journal — sans grand amusement, un peu pour me tenir compagnie ; car, pour la première fois de ma vie peut-être, je me sens seule — sur une terre différente, étrangère presque, et avec qui je n'ai pas encore lié connaissance. (p. 581²).

Alissa ouvre un journal pour rompre une solitude liée à une disponibilité qui ressemble à une liberté vide, sans emploi. C'est le jour de son anniversaire qu'elle commence à écrire : aussi modeste soit-elle, Alissa s'attend sans doute à ce que ses proches pensent à elle plus qu'à tout autre moment de l'année, sa solitude lui est alors d'autant plus sensible que cette date pourrait être une occasion de fête. Mais il y a plus, car il ne s'agit pas d'un anniversaire ordinaire, surtout pour les filles. Dans le contexte bourgeois de la fin du XIX^e siècle, inutile d'insister sur tout ce que signifie avoir vingt-cinq ans pour celles qui sont restées « demoiselles ». Le calendrier, avec la Sainte-Catherine, se charge de leur rappeler que le célibat n'est rien d'autre qu'un manquement à leurs obligations de femme auquel il convient de remédier au plus vite³. Or, dans la vie d'Alissa, à cette date anniversaire, comme tant d'autres jours, Jérôme est absent ; cette fois-ci, il l'est même à double titre car elle attend de lui une lettre qui ne vient pas, comme elle l'écrit trois jours plus tard seulement : « 26 mai. Toujours sans nouvelles de Jérôme » (p.582). Alissa se met donc à rédiger son journal dans un moment de tension particulière, dont les raisons sont ou bien implicites ou bien différées : d'une part, selon les normes sociales, elle devrait être mariée (elle trompe donc l'attente de la communauté) et, de l'autre, son cousin qui voulait se fiancer à elle paraît d'autant plus éloigné qu'elle ne reçoit aucune lettre de lui (c'est alors

2. Gide, *Roman, récits et soties, œuvres lyriques*, Paris : Gallimard (Bibl. Pléiade), 1958. Les références suivantes à *La Porte étroite* renvoient à cette édition.

3. Dans sa dernière étude intitulée *Le Moi des demoiselles, enquête sur le journal de jeune fille*, c'est précisément cette date que Philippe Lejeune utilise pour délimiter son champ d'observation : « Les "jeunes filles" : enfance (pas de limite d'âge vers le bas) et adolescence. Ce qui limite l'adolescence, socialement, pour les filles, au XIX^e siècle, c'est le mariage ; et si elles ne se marient pas, il y a une autre limite, évoquée dans je ne sais plus quel journal : la Sainte-Catherine. "Coiffer Sainte-Catherine", c'est n'être pas mariée à vingt-cinq ans. Donc nous dirons : jusqu'au mariage, ou jusqu'à la Sainte-Catherine. » (Seuil, 1993, p. 16). Même s'il ne relevait pas de la fiction, le journal d'Alissa n'entrerait pas dans le corpus de Ph. Lejeune car, de ce point de vue socio-historique, il serait un « journal de "vieille fille" ».

l'attente d'Alissa qui est trompée, non pas au sens où elle serait surprise par l'absence de Jérôme — celui-ci est toujours ailleurs ; c'est sa façon d'être — mais, plus généralement, parce qu'elle n'a pas d'autre possibilité que de vivre son amour sur un mode déceptif). L'exil social, tacite, est seulement une modalité de l'exil sentimental dont l'expression, différée, est manifeste : le social n'intervient pour Alissa que dans la mesure où il interfère avec l'intime. Étant donné qu'elle commence son journal comme un carnet de voyage, c'est une autre séparation, circonstancielle et géographique, qui cristallise cet exil sentimental. Or, en amoureuse accomplie, Alissa se caractérise avant tout par sa sédentarité⁴ ; c'est donc Jérôme qui foncièrement est parti, qui est loin (car il est celui qu'elle aime). Quand Alissa, par excellence sédentaire, écrit d'Aigues-Vives, elle se situe alors sur une terre qui lui est d'autant plus étrangère que sa seule patrie serait là où demeure son cousin qui, lui, est toujours ailleurs. Ainsi son amour la voue à la fois à l'exil et à la sédentarité — tout le contraire du voyage.

Elle sent, donc elle écrit

« [Orphée] n'a chanté que par douleur ; dans la possession de la réalité de son amour, il se taisait. De là vient que ses chants paraissent tristes ; c'est qu'ils sont l'expression du désir, non de la possession. »

« Feuilles », I, 98.

Cette solitude amoureuse, inédite par son intensité, et ce désœuvrement inaccoutumé, coïncident avec l'éloignement de Dieu — du Dieu chrétien qui est celui d'Alissa, — en même temps qu'elle s'accompagne

4. Dans *Fragments d'un discours amoureux*, Barthes écrit en effet : « Or, il n'y a d'absence que de l'autre : c'est l'autre qui part, c'est moi qui reste. L'autre est en état de perpétuel départ, de voyage ; il est, par vocation, migrateur, fuyant ; je suis, moi qui aime, par vocation inverse, sédentaire, immobile, à disposition, en attente, tassé sur place, *en souffrance*, comme un paquet dans un coin perdu de gare. L'absence amoureuse va seulement dans un sens, et ne peut se dire qu'à partir de qui reste — et non de qui part : *je*, toujours présent, ne se constitue qu'en face de *toi*, sans cesse absent. (Dire l'absence, c'est d'emblée poser que la place du sujet et la place de l'autre ne peuvent permuter ; c'est dire : "Je suis moins aimé que je n'aime.") » (p. 19). Et encore : « Historiquement, le discours de l'absence est tenu par la Femme : la Femme est sédentaire, l'Homme est chasseur, voyageur ; la Femme est fidèle (elle attend), l'homme est coureur (il navigue, il drague). » (Seuil, 1977, p. 20).

d'une émotion trouble. Le transport du nord au sud est un véritable « estrangement » pour Alissa car il ne signifie rien moins qu'un passage d'une latitude chrétienne à une latitude païenne⁵. Dépaysée à Aigues-Vives, au contact de la nature méridionale, cette Normande protestante se met à évoquer des figures mythologiques et, ainsi, elle connaît pour la première fois de sa vie un sentiment de la nature déchristianisé. Elle rapporte son état de confusion en des termes qui en soulignent le caractère extrême et exceptionnel :

Je m'étonne, m'effarouche presque de ce qu'ici mon sentiment de la nature, si profondément chrétien à Fongueusemare, malgré moi devienne un peu mythologique. Pourtant elle était encore religieuse la sorte de crainte qui de plus en plus m'oppressait. Je murmurais ces mots : *hic nemus*. L'air était cristallin : il faisait un silence étrange. Je songeais à Orphée, à Arnide, lorsque tout à coup un chant d'oiseau unique, s'est élevé, si près de moi, si pathétique, si pur qu'il me sembla soudain que toute la nature l'attendait. Mon cœur battait très fort ; je suis restée un instant appuyée contre un arbre, puis suis rentrée avant que personne encore ne fût levé. (24 mai, p. 582).

La simultanéité du recul du Dieu chrétien et de l'ouverture à la sensation est liée à l'absence plus poignante que jamais de l'être aimé (puisque'il ne se signale désormais même plus par lettres). Un sentiment d'abandon (à la fois comme solitude, privation de recours et d'amour humains et divins — être abandonnée, délaissée, — et comme « léger désœuvrement » — s'abandonner, se laisser aller) suscite l'écriture du journal. Celui-ci rend compte de l'émergence d'une sensualité qui n'ose dire son nom pour n'être encore perçue que sous le signe de l'étrangeté (« il faisait un silence étrange »). Alissa accorde donc dans sa vie une place spéciale à l'écriture au moment même où elle s'ouvre à la sensation en l'absence de l'être qu'elle aime et lors du retrait du Dieu qui lui est familier. Sa disponibilité nouvelle est à deux registres : pour les mots et les sens. Exilée de son pays, de son Dieu et de l'être aimé, elle découvre la souffrance — et le plaisir — d'aimer, de sentir et d'écrire, seule. Et cette solitude complète est l'occasion où, commençant d'écrire et de sentir, Alissa devient moins chrétienne. André Walter écrivait déjà dans ses *Cahiers* : « Les mots sont profanes⁶ » — « les choses » aussi, peut-on ajouter à la lecture du journal d'Alissa.

Lors de cet éveil à la sensation, elle évoque des histoires célèbres d'amours tragiques. Celle d'Orphée est bien connue : après avoir perdu

5. Ramon Fernandez a montré naguère l'opposition symbolique entre le nord et le sud qui existe dans l'univers gidien (*André Gide*, Corrèa, 1931).

6. Gide, *Les Cahiers et les Poésies d'André Walter*, éd. Claude Martin, Gallimard, 1986, p. 112.

définitivement son épouse dans les Enfers en se retournant pour la regarder, il demeure inconsolé et solitaire jusqu'à la fin de sa vie, fidèle par delà la mort, une seconde fois. C'est bien ce dont rêvait déjà Alissa lorsqu'elle parlait à son cousin d'un amour que la mort même ne saurait détruire⁷. Entre la protestante amoureuse et le héros mythologique, amoureux inconditionnel lui aussi, les barrières qui séparent le paganisme et le christianisme sautent. Quant à Armide, l'héroïne de la *Jérusalem délivrée*, c'est encore une victime de l'amour : lorsque Renaud, son prisonnier et amant, se dispose à la quitter, elle ensevelit sa douleur sous les ruines de son palais enchanté⁸. Qu'Alissa évoque ces personnages au sein d'une nature qui l'invite au vagabondage sentimental incite à penser que, s'identifiant à eux, elle est alors sous l'emprise de l'obsession amoureuse. Comme Orphée et Armide, elle reste fidèle à l'être aimé, absent. Son trouble, né à la faveur d'une promenade solitaire où sa songerie sentimentalement littéraire est brusquement interrompue par un chant d'oiseau, a une cause qui, sans être immédiate ni explicite, est bien précise : ce ne peut être qu'à la pensée de Jérôme absent que son cœur bat « très fort ».

À force d'amour, Alissa se découvre un aspect païen, sans pourtant cesser de se voir foncièrement religieuse : « Pourtant elle était encore religieuse la sorte de crainte qui de plus en plus m'oppressait. » Tout se passe comme si son éveil sensuel lui faisait considérer sous un angle neuf, et ainsi élargir sa notion du religieux, pour y inclure cette nouvelle expérience : une émotion si intense qu'elle l'investit tout entière, « corps et âme » (tant il est vrai que le cœur est cette partie privilégiée du corps, considérée comme siège des passions nobles). Alissa en vient ainsi à une espèce de syncrétisme qui a bien de quoi décontenancer l'austère protestante qu'elle demeure. La veille déjà, devant cette terre méridionale in-

7. Le dialogue des cousins est le suivant : « — Eh bien, moi, ce matin, j'ai rêvé que j'allais t'épouser si fort que rien, rien ne pourrait nous séparer — que la mort. — Tu crois que la mort peut séparer ? reprit-elle. — Je veux dire... — Je pense qu'elle peut rapprocher, au contraire... oui, rapprocher ce qui a été séparé pendant la vie. » (pp. 516-7). De même, par sa fidélité constante, malgré la mort puis la perte même d'Eurydice dans les Enfers, Orphée est le héros de l'amour invincible au sein des plus inconcevables infortunes. La séparation définitive le lie définitivement à Eurydice dont il demeure l'amant, quand bien même elle est devenue inaccessible.

8. Pour une étude plus précise des références littéraires et mythologiques dans ce passage de *La Porte étroite*, v. Gérard Defaux, « Sur des vers de Virgile : Alissa et le mythe gidien du bonheur », *André Gide* 3, Lettres Modernes, 1972, pp. 98-121.

connue, elle affirmait que « Dieu n'est différent de soi nulle part ». Elle ne peut rendre compte de cette ressemblance divine à soi, à travers ses occurrences diverses et d'aspects contradictoires, qu'en admettant l'existence d'une pluralité de manifestations religieuses : dès lors qu'elle apparaît dans ce monde créé par Dieu, sa sensualité naissante est l'un de ces modes divins. Du protestantisme à cette espèce de panthéisme, il n'y a qu'un pas, celui qui franchit l'espace entre la Normandie et le Midi, Fongueusemare et Aigues-Vives. Dans son propre journal, parlant alors de lui-même, Gide s'exprimait en des termes qui semblent annoncer *La Porte étroite* :

Mes émotions se sont ouvertes comme une religion ; impossible d'exprimer mieux ce que je veux dire ; quoique cela puisse plus tard me paraître incompréhensible. C'est la tendance vers le panthéisme⁹.

Tout en accueillant cette nouvelle religion émotionnelle, Alissa reste chrétienne, avec plus d'inquiétude, d'où le journal qui l'aide à faire le pas. Malgré son absence, Jérôme est partout, et Dieu a beau sembler se retirer, il est présent dans chacune des sensations de ses créatures. En Alissa, l'amour sacré et l'amour profane se confondent donc en ceci que leur objet, quand bien même il est éloigné de l'héroïne, demeure omniprésent.

Le journal, faute de lettre, au lieu de la prière

Cette expansion panthéiste à tendance syncrétique est vite relayée par le sentiment d'une incompatibilité entre les sentiments amoureux et religieux. Lorsqu'Alissa ouvre à nouveau son journal, c'est en effet pour y regretter que l'amour profane entre en concurrence avec l'amour sacré au point de le menacer : sa prière se fait distraite, incapable de la délivrer de son idée fixe, tant le recueillement lui fait défaut. À ce moment où, en l'absence de toute lettre de Jérôme, la pensée de son cousin s'impose à elle jusque dans la prière, Alissa écrit :

Toujours sans nouvelles de Jérôme. Quand il m'aurait écrit au Havre, sa lettre m'aurait été renvoyée... Je ne puis confier qu'à ce cahier mon inquiétude ; ni la course d'hier aux Baux, ni la prière, depuis trois jours, n'ont pu m'en distraire un instant.

Aujourd'hui, je ne peux écrire rien d'autre... (26 mai, p. 582)

Pour la pieuse Alissa, prière et promenade reviennent pourtant au même dans la mesure où toutes deux sont impuissantes à la divertir de la pensée de Jérôme. Il semble au contraire qu'afin d'être en état de prier, elle ait besoin de recevoir des nouvelles de son cousin (plus tard, elle écrira : « Mon Dieu, vous savez bien que j'ai besoin de lui pour Vous aimer », p.

9. *Journal 1889-1939*, 3 juin 1893, Gallimard (Bibl. Pléiade), 1951, p. 36.

591). Dès lors le journal aurait pour raison d'être l'urgence d'exprimer un tourment amoureux (« Je ne puis confier qu'à ce cahier mon inquiétude »), devenu insoutenable car complètement envahissant (« Je ne puis écrire rien d'autre »). Né à la faveur de l'oisiveté, le journal répondrait à la nécessité de ménager un espace propre à une expression de l'amour qui est en train d'investir l'existence entière d'Alissa au point d'empiéter sur sa croyance même.

Delectatio morosa

Alissa craint qu'au lieu de la rapprocher de Dieu (au sens chrétien du terme), son besoin d'aimer et d'être aimée ne l'en éloigne. Si Joubert écrivait dans son journal : « Dieu est le lieu où je ne me souviens pas du reste ¹⁰ », l'héroïne gidienne ne peut penser à Dieu sans se rappeler Jérôme. Tout se passe comme si, ne pouvant éviter une tension entre amour profane et amour sacré, Alissa en venait à se livrer à ce que les docteurs de l'Église médiévale appelaient la *delectatio morosa*. Dans son livre intitulé *Sade mon prochain*, Klossowski a précisé la signification du concept d'une façon qui nous paraît particulièrement adéquate à rendre compte de l'expérience vécue par Alissa au moment où elle écrit son journal ; aussi n'hésiterons-nous pas à le citer.

À Aigues-Vives, Alissa, à qui Jérôme manque, est en proie à la songerie. Or, selon la critique, la *delectatio morosa* est un type particulier de rêverie éveillée : c'est une rêverie à laquelle on se livre de plein gré.

L'intérêt de cette notion de *delectatio morosa*, c'est qu'elle dénonce et décrit cette adhésion volontaire de l'âme au mouvement spontané de la rêverie. Mais où s'arrête la rêverie proprement dite, où commence la délectation morose ? La rêverie n'est-elle pas déjà le symptôme d'une âme sortie de sa condition surnaturelle, qui cherche à *se soustraire à sa vocation propre* et qui connaît dès lors l'ennui consécutif à son déracinement, à l'abandon de Dieu, à l'aliénation du sentiment de l'éternel ? La rêverie n'est-elle pas *l'adhésion spontanée au sentiment de ruine du temps*, non plus à celui de la maturation dans la prière, de l'âme promise au temps de Dieu ¹¹ ?

Ce sont en effet le déracinement, l'ennui et l'abandon de son Dieu familier qui jettent l'héroïne dans une rêverie éveillée contre laquelle la prière elle-même est impuissante. Et bien que les frontières restent fragiles entre rêverie diurne et délectation morose, chez Alissa, il semble que la rédaction du journal trace une évolution de l'une à l'autre. Car, aussi spontané

10. 21 novembre 1796, cité par Alain Girard, *op. cit.*, p. 225.

11. Pierre Klossowski, *Sade mon prochain*, précédé de *Le Philosophe scélé-rat*, Seuil, 1947 et 1967, p. 162. Les italiques sont celles de l'auteur.

que puisse être d'abord le mouvement de sa rêverie, lors de sa promenade ou quand elle tente de prier, c'est ensuite seulement par une décision de sa volonté qu'elle le relate en l'écrivant. Dans ses cahiers, au cours de l'écriture, la rêverie diurne d'Alissa est naturellement amenée à devenir délectation morose. « Tout ce que je peux écrire à Jérôme, je n'ai nul plaisir à l'écrire ici » (10 juin, p. 583), note-t-elle. Mais à écrire ainsi à soi seule, le plaisir s'assombrit.

Peut-être la *delectatio morosa* existe-t-elle avant même l'écriture du journal ; au flou de la notion (comment déterminer de façon certaine le moment où la rêverie devient volontaire ?) s'ajoute le silence du texte à cet égard. Nous prendrons donc le terme de *delectatio morosa* dans une acception large, autant pour parler des rêveries vécues d'Alissa que de l'écriture même de ces rêveries.

Dans une note érudite, Klossowski, citant un commentaire étymologique sur les diverses connotations de l'adjectif dans le syntagme *delectatio morosa*, offre une perspective tout à fait éclairante sur le début du journal intime d'Alissa.

« Les Latins dérivait *morosus* de *mos*, coutume, et de *mora*, délai, retard, d'où nous avons fait *demeurer*, d'après *demorari*. Comme les coutumes paraissent étranges de peuple à peuple, de province à province, comme aussi le retard donne de l'inquiétude et de l'impatience, notre mot signifiait, d'une part, étrange, singulier, bizarre ; d'autre part, chagrin, triste, inquiet. Le vers suivant exprime tout à la fois cette double origine et cette double signification :

mos me morosum, mora me facit esse morosum.

Notre langue a conservé à morose le sens secondaire de *mora* ; elle lui fait signifier triste, morne, sombre.

Les théologiens, qui ont un langage particulier, ont adopté le sens primitif de *mora* ; ils se servent de morose pour qualifier les choses qui restent quelque temps ; une délectation morose, c'est pour eux une délectation de quelque durée. » M. Lachot, *Somme Théologique de Saint Thomas*, t. V., p. 70, Paris : Vives, 1863 ¹².

Chacune des acceptions lexicales de la *delectatio morosa* est propre à couvrir un aspect particulier de la situation d'Alissa. On l'a vu, quand elle ouvre son journal à la faveur de son *dépassement*, l'héroïne *inquiète* attend avec *impatience* une lettre qui est *en retard*. Et sa délectation morose, suscitée d'abord par ce délai et cette étrangeté, *demeure* tout au long de l'écriture du journal. Celle-ci peut elle-même se définir comme essentiellement *différée* : Alissa écrit après coup les événements et émotions de sa journée. Par ailleurs, l'écriture exige une certaine situation : il faut

12. *Ibid.*, p. 160, note 1.

que l'on *demeure* en place pour se livrer à cette activité. Enfin, le journal relève d'une *coutume* répandue tout particulièrement (mais non exclusivement) parmi les protestants. Ainsi, forme, contenu et situation, le journal d'Alissa est une délectation morose.

D'un point de vue qui nous porte à interroger l'attitude mystique d'Alissa ¹³, Klossowski compare les comportements de l'ascète chrétien et du rêveur éveillé, puis il expose la spécificité du religieux.

L'ascète chrétien et le rêveur éveillé (qu'est Sade) connaissent donc une égale expérience du temps vécu : la rêverie spontanée ramène et représente le passé de leur vie soit sous l'espèce d'un péché accompli, soit sous la forme d'une tentation ; et le présent dans la solitude risque toujours de se remplir par la représentation des choses absentes ou passées ; à quoi l'ascète oppose la prière, la méditation, l'oraison qui ne sont pas seulement des états de pure et simple aspiration à Dieu, mais une action efficace qui *prive la sensibilité naturelle de sa faculté actualisatrice des choses absentes* pour la rendre purement réceptive d'une *présence* dont cette faculté même la détournait. Il y a plus : cette faculté actualisatrice des choses absentes s'exerçait dans *l'espace purement psychique* de l'âme où se meuvent ces forces obscures que la théologie ascétique nomme les puissances inférieures. La *réaction priante* de l'âme, sa résistance au mouvement spontané de la rêverie, l'émancipation par rapport à sa faculté actualisatrice des choses absentes au bénéfice d'une présence qui est celle de son fond divin lui-même a, dans le même temps, ouvert à l'âme *l'espace de la réalité spirituelle* : c'est là seulement que l'âme se connaît comme lieu de la présence divine et qu'elle éprouve Dieu comme *son lieu proprement originel* en même temps que comme l'objet suprême de sa convoitise la plus profonde. Par le développement de sens spirituels orientés vers la représentation des réalités saintes, l'ascète abolit le monde des choses passées ; et non seulement elles sont alors révolues pour lui, mais elles ne sont pas même *absentes* ; elles sont sorties de l'être parce que les sens nouvellement développés ont une autre pâture. L'appréciation de la vie passée en tant que vie pécheresse devant Dieu — devant Dieu qui est source d'affection inépuisable pour ces nouveaux sens — donne la force à l'âme de s'affranchir de la nécessité de recommencer des actes qui rompraient cette affection ¹⁴.

Alissa aspire à l'état d'ascète chrétien et, en présence de Jérôme, elle a su en assumer la conduite au cours de leur avant-dernière rencontre à Fongueusemare (chapitre VII). Avant de mourir, elle a même pensé un instant avoir conquis « ces nouveaux sens » de l'ascète dont parle Klossowski. Quand elle écrit la dernière page de son journal, elle s'adresse à son

13. Ce que, utilisant les termes de Lucien Febvre, nous nommons « l'attitude mystique » d'Alissa a fait l'objet d'un développement dans notre thèse, *Éros religieux*, dont le présent article est un extrait légèrement modifié.

14. Klossowski, *op. cit.*, pp. 164-5.

cousin en des termes qui incitent à penser qu'elle se trouve désormais dans l'« espace de la *réalité spirituelle* » : « Jérôme, je voudrais t'enseigner la joie parfaite », écrit-elle alors (16 octobre, p. 595). Mais ce moment privilégié est voué à faire figure d'exception dans la vie d'Alissa, comme le souligne le blanc de la graphie qui, dans le journal, isole la phrase du reste du texte en un paragraphe minimal. Ensuite le retour à ce que l'on pourrait nommer « les sens anciens » n'en est que plus brutal. Après cette affirmation triomphante, le texte reprend en effet crûment avec l'évocation de la souffrance physique et morale :

Ce matin une crise de vomissement m'a brisée. Je me suis sentie, sitôt après, si faible, qu'un instant j'ai pu espérer de mourir. Mais non ; il s'est d'abord fait dans tout mon être un grand calme ; puis une angoisse s'est emparée de moi, un frisson de la chair et de l'âme ; c'était comme l'éclaircissement brusque et désenchanté de ma vie. Il me semblait que je voyais pour la première fois les murs atrocement nus de ma chambre. (16 octobre, p. 595).

Les yeux d'Alissa voient ce que, contemplant une réalité spirituelle, ils ne voyaient plus. Cruelle et humaine lucidité où se perd définitivement toute divine joie. Devenue aveugle, l'espace d'un instant, Alissa n'a plus perçu sa nuit — la veille, elle écrivait encore : « Je suis dans la nuit ; j'attends l'aube » (p. 595). Mais l'obscurité ne lui a laissé qu'un répit sans lendemain : au fil des ans, du début à la fin de son journal, la solitude demeure et, contre elle, la « réaction *priante* » est vaine. En témoignent de façon particulièrement frappante les premiers et derniers moments de son écriture :

— je commence un journal [...] car, pour la première fois de ma vie peut-être, *je me sens seule* [...]. (Premier cahier, 23 mai, p. 581).

— Toujours sans nouvelles de Jérôme. [...] Je ne puis confier qu'à ce cahier mon inquiétude ; ni la course d'hier aux Baux, *ni la prière*, depuis trois jours, n'ont pu m'en distraire un instant. (Premier cahier, 26 mai, p. 582).

— Il était là ! Il était là ! Je le sens encore. Je l'appelle. [...] Je ne puis *ni prier* ni dormir. (Dernier cahier, 3 octobre, p. 592).

— Je voudrais mourir à présent, vite, avant d'avoir compris de nouveau que *je suis seule*. (Derniers mots, p. 595 ; nous soulignons).

Cette structure « embrassée » du journal (solitude — échec de la prière / échec de la prière — solitude) montre bien comment la « réaction *priante* » d'Alissa est prise dans l'espace de la solitude qui en souligne la faillite.

La religiosité de l'héroïne devrait faire de son journal une espèce d'exercice spirituel : « Considérer ce cahier comme un instrument de perfectionnement », écrit-elle ; mais ses cahiers, au long des pages, témoignent d'un échec du religieux vaincu par la délectation morose. Ainsi, anticipant la venue de Jérôme, elle actualise sa présence : « J'attends. Je

sais que bientôt, sur ce même banc, je serai assise avec lui... *J'écoute déjà sa parole*. J'aime tant à l'entendre prononcer mon nom... » (p. 592 ; nous soulignons). Si elle ne peut prier, malgré son désir, c'est qu'en elle l'absence de Jérôme se convertit en une présence obsessive au point de s'actualiser en sensation physique : « Je le sens encore », écrit-elle après avoir vu son cousin (p. 592). Que ce soit par anticipation ou souvenir, Jérôme est toujours — déjà et encore — là. Contrairement à l'ascète pour qui les choses passées « ne sont pas même absentes », Alissa a beau essayer de prier, elle éprouve non seulement leur absence mais encore leur présence, ou plus exactement, elle sent leur absence comme une présence — d'où sa solitude invincible.

Alissa exprime dans son journal la concurrence que se livrent les réalités sacrées et profanes en une phrase concise, adressée comme un reproche à Dieu : « Mais pourquoi, entre Vous et moi, posez-Vous partout son image ? » (10 août, p. 589). Écrits au cours de l'année qui suivit le « pénible revoir du Havre » (chapitre VI), ces mots sont emblématiques du conflit incessant auquel Alissa est en proie. Ce revoir est si pénible car, après une longue attente, les cousins se sont mutuellement déçus : alors qu'ils étaient censés se fiancer, ils se retrouvent gênés tous deux, incapables de se parler et n'éprouvant aucun attrait l'un pour l'autre (au cours d'une promenade, ils se tiennent d'abord par la main puis, ennuyés, se la lâchent). Si Jérôme est plutôt embarrassé alors, Alissa ne manifeste aucun entrain non plus. C'est que, pour qu'Alissa jouisse de la présence de son cousin, il faut que celui-ci soit absent. Immédiatement après ce « triste revoir », dans une lettre, elle lui écrit en effet : « de loin je t'aimais davantage » (p. 559). Et dès l'époque du séjour en Italie de Jérôme, non seulement le souvenir de l'être aimé lui suffisait, mais c'était son absence même qui la comblait, alors que sa présence l'eût seulement troublée :

...Non, n'écourte pas ton voyage pour le plaisir de quelques jours de revoir. Sérieusement, il vaut mieux que nous ne nous revoyions pas encore. Crois-moi : quand tu serais près de moi, je ne pourrais penser à toi davantage. Je ne voudrais pas te peiner, mais j'en suis venue à ne plus souhaiter — maintenant — ta présence. Te l'avouerais-je ? je saurais que tu viens ce soir... je fuirais. Oh ! ne me demande pas te t'expliquer ce... sentiment, je t'en prie. Je sais seulement que je pense à toi sans cesse (ce qui doit suffire à ton bonheur) et que je suis heureuse ainsi. (p. 549).

Comme le souligne Klossowski, « l'absence même des objets devient la condition sine qua non de cette faculté de représentation de la sensibilité frustrée ¹⁵ ».

15. *Ibid.*, p. 164.

De la lettre au journal, l'omniprésence d'un Jérôme absent est venue s'insinuer entre Alissa et Dieu. Et l'écriture du journal, qui constate la présence de l'absent, dans ce procès même, redouble nécessairement cette absence — c'est-à-dire cette présence, et, du coup, prononce la délectation morose de son auteur.

L'écriture de la délectation morose n'a lieu que par la délectation morose de l'écriture. Dans ces conditions, la volonté de perfectionnement ne peut rester qu'un vœu pieux. Le journal d'Alissa montre ainsi une tentative manquée d'ascétisme chrétien par une narratrice foncièrement religieuse.

Tout se passe même comme si c'était la délectation morose qui forçait Alissa à sacrifier son bonheur en renonçant à l'amour de Jérôme :

et désespérant de surmonter dans mon lâche cœur mon amour, permettez-moi, mon Dieu, accordez-moi la force de lui apprendre à ne m'aimer plus; de manière qu'au prix des miens, je vous apporte ses mérites infiniment préférables... (pp. 586-7)

Qu'est-ce en effet que désespérer de surmonter son amour, sinon avouer son inclination à la délectation morose ? Cette dernière devient alors la condition de possibilité du sacrifice. L'écriture de la délectation morose, elle-même, délectation morose, est donc simultanément une écriture du sacrifice.

Le journal épistolaire

En vue de rendre possible le sacrifice, Alissa doit d'abord éviter d'exprimer son amour à son cousin. Dans le journal, l'aveu répété, à Jérôme et à Dieu, en même temps qu'il est le dernier plaisir qu'elle se permet, lui procure l'énergie indispensable pour dissimuler son amour en présence de Jérôme et, ainsi, faire le sacrifice de son bonheur.

Si dire ce qui n'est pas permis est en général une jouissance, dans le cas précis d'Alissa, il ne s'agit pas du plaisir de la transgression, mais du dédommagement éprouvé à parler de l'objet aimé, à lui, en son absence. Dans son propre journal, Gide écrit : « le plus grand bonheur, après que d'aimer, c'est de confesser son amour ¹⁶. » Dans le combat qu'Alissa mène contre elle-même pour sauver les apparences et préserver intacte ce qu'elle appelle, sans toujours y croire tout à fait, sa vertu, le journal apporte parfois une trêve. En écrivant, elle livre son désir, ses doutes, sa panique, son angoisse, ses espoirs aussi — afin de ne pas se livrer à Jérôme. Quelques jours avant des retrouvailles fatidiques où Alissa montre à

16. *Journal*, 11 mai 1918, éd. citée, p. 654.

son cousin une ascète accomplie, elle écrit :

Je l'ai revu. Il est là, sous ce toit. Je vois sur le gazon la clarté qu'y porte sa fenêtre. Pendant que j'écris ces lignes, il veille ; et peut-être qu'il pense à moi. Il n'a pas changé ; il le dit ; je le sens. Saurai-je me montrer à lui telle que j'ai résolu d'être, afin que son amour me désavoue ?... (16 septembre, 10 heures du soir, p. 590).

Après cet abandon auquel elle laisse libre cours dans son journal, Alissa agit comme elle n'osait pas même se le promettre, pour ensuite à nouveau confier son désarroi :

Oh ! conversation atroce où j'ai su feindre l'indifférence, la froideur, lorsque mon cœur au dedans de moi se pâmait... (24 septembre, p. 590).

Le cœur mis à nu est un cœur qui bat : le journal d'Alissa est l'espace privilégié de la sincérité puisqu'elle peut s'y dévoiler sans courir le risque d'être vue. Et l'héroïne sera d'autant plus franche avec elle-même qu'elle aura été réservée avec Jérôme.

En faisant de son journal le lieu de l'inavouable, Alissa lui confère l'une des caractéristiques principales de la confession : le secret. Dans son livre, *L'Écriture du jour*, consacré au journal chez Gide, Éric Marty a souligné cet aspect : « Le Secret est une dimension naturelle de tous les journaux. [...] c'est, en quelque sorte, un Intime radicalement impartageable avec le Monde ¹⁷. » Pour Alissa, le Monde, c'est d'abord Jérôme (son père excepté, les autres n'existent guère à ses yeux). Lorsque pour l'avant-dernière fois les cousins se revoient à Pâques après une longue absence, Alissa croit « consommer le sacrifice » (p. 587) en proposant à Jérôme la sainteté au lieu du bonheur ; puis, dans son journal, elle s'adresse librement à son cousin :

Il part demain...

Cher Jérôme, je t'aime toujours de tendresse infinie ; mais jamais plus je ne pourrai te le dire. La contrainte que j'impose à mes yeux, à mes lèvres, à mon âme, est si dure que te quitter m'est délivrance et amère satisfaction. (Lundi soir, 3 mai, p. 587).

Il y a donc au moins une contrainte qu'Alissa ne s'impose pas, une privation à laquelle elle ne se plie pas : celle d'écrire ce qu'elle s'interdit de révéler à son cousin, et d'y prendre plaisir. Comme le suggère dans cet extrait le glissement de Jérôme du statut de référent à celui de destinataire, Alissa partage l'Impartageable dans son journal. Presqu'un an après en avoir commencé la rédaction, elle réitère en d'autres termes, non moins éloquents, l'aveu de son amour pour Jérôme : il est devenu sa seule

17. Éric Marty, *L'Écriture du jour : le Journal d'André Gide*, Seuil, 1985, p. 203.

préoccupation au point d'avoir complètement pris possession d'elle (yeux, lèvres, âme, sont ici autant d'équivalents sentimentaux des zones érogènes). Bien que le journal, contrairement au prêtre qui confesse, ne puisse absoudre celle qui livre ses péchés, il présente néanmoins un avantage non négligeable sur la confession car il permet de s'adresser sans intermédiaire à la personne véritablement concernée par l'aveu et ainsi d'éviter le sermon, revers inévitable du pardon. Par ailleurs, à l'inverse de la déclaration d'amour, l'aveu énoncé dans le journal a lieu en toute impunité puisque le propos est alors tenu en l'absence réelle de son destinataire. Celui-ci n'est rendu présent que sur le mode fictif, par la prosopopée, cette figure dont on peut dire qu'elle est par excellence celle de la *delectatio morosa*. C'est par la prosopopée en effet qu'Alissa actualise la personne de Jérôme, installe cet être absent au sein de son présent. En s'adressant à lui dans son journal, elle jouit non seulement de sa présence (créée linguistiquement), mais encore de son absence (il n'est pas là pour entendre ou voir son amour : tout ce qu'elle peut dire ne porte alors pas vraiment à conséquence). Figure de la délectation morose, la prosopopée convertit l'absence en présence, sans cesser de maintenir l'absence au sein de la présence.

Mais Alissa se fût-elle avant tout adressée à Dieu dans un acte de foi, la prosopopée aurait été le trope de la présence de Dieu. Cette métaphore n'est le signe particulier de la délectation morose que parce qu'elle est inscrite dans un genre propice à cette dernière : le journal épistolaire. Né de la solitude, le journal d'Alissa est d'abord une tentative malheureuse (vouée à l'échec et réalisée dans la tristesse) pour vivre avec elle en l'absence de l'être aimé. À Fongueusemare, un peu plus d'un an après l'avoir commencé, Alissa souligne cet aspect : « Comme si dans ce cahier que je n'ai commencé que pour m'aider à me passer de lui, je continuais à *lui* écrire » (4 juillet, p. 588). De l'intention, « m'aider à me passer *de lui* », à l'acte, « continuer à *lui* écrire », la privation s'est inversée en adresse. L'héroïne a cru d'abord pouvoir faire une distinction tranchée entre la lettre et le journal, elle s'aperçoit ensuite que son journal est *comme* un prolongement de la lettre : une modalisation, qui en est encore une modalité (avant de devenir purement et simplement une lettre avec la mort¹⁸). Ainsi, tout en déclarant ses bonnes intentions initiales — écrire un journal qui ne soit pas une lettre pour s'aider à se passer de Jérôme, —

18. Avant de mourir, Alissa lègue à Jérôme son Journal qui devient ainsi une lettre posthume de déclaration d'amour. Tout se passe donc comme s'il fallait que la destinataire elle-même meure pour que ces pages de restent pas lettre morte.

Alissa confesse qu'elle écrit, faute de pouvoir se passer de son cousin, un journal qui relève encore du genre épistolaire.

C'est dans la mesure où il est le substitut de la lettre que le journal d'Alissa lui apporte un plaisir compensatoire : « Tout ce que je peux écrire à Jérôme, je n'ai nul plaisir à l'écrire ici » (10 juin, p. 583), observe-t-elle dans les premiers temps du journal, au moment même où elle reprend son cahier après une première interruption de douze jours. Alissa en vient ainsi à reconnaître le plaisir que lui apporte l'écriture du journal uniquement grâce à un détour par la lettre. Encore est-ce sous la forme de la négation du plaisir qu'elle l'affirme (« je n'ai nul plaisir à l'écrire ici »). Toute réticente soit-elle, l'énonciation du plaisir d'écrire le journal a lieu. Et comme ce plaisir est celui de l'inavouable, le journal d'Alissa serait une lettre impossible.

Journal « intime »

« Une phrase bien accordée exclut la renonciation totale. »

Valéry, *Variétés*, « Sur une pensée ».

L'écriture se joue dans la tension entre le projet et la réalisation, la notion que l'héroïne a de son devoir et ce que son journal lui montre, d'elle-même et de ce devoir, au fur et à mesure qu'elle écrit. En effet, c'est à nouveau ce jour où elle confesse avoir plaisir à écrire dans ses cahiers exclusivement ce qu'elle ne peut écrire à Jérôme qu'Alissa exprime l'exigence de « considérer ce cahier comme un instrument de perfectionnement » (10 juin, p. 583). La tension est telle qu'elle va jusqu'à provoquer à plusieurs reprises la cessation de l'écriture. Par exemple :

Voilà plus de six semaines que je n'ai pas rouvert ce cahier. Le mois dernier, en en relisant quelques pages, j'y avais surpris un absurde, un coupable désir de bien écrire... que je lui dois... [...] J'ai déchiré les pages qui m'ont paru *bien écrites* (je sais ce que j'entends par là). J'aurais dû déchirer toutes celles où il est question de lui. J'aurais dû tout déchirer... Je n'ai pas pu. (4 juillet, p. 587).

À cette date, Alissa a perdu confiance dans les raisons qui lui font fuir son cousin, elle pense alors que le péché s'est insinué jusque dans son journal, qui devait pourtant être « un instrument de perfectionnement ». En plus de son péché originel, la tristesse, Alissa, en écrivant, se découvre une autre culpabilité, rhétorique. Pour elle, bien écrire revient à pécher car c'est manquer à l'humilité due à Dieu. C'est faire preuve de vanité, se vouer à une activité profane qui, flattant l'amour-propre, va à l'encontre de l'austérité protestante, et, ainsi, se procurer une source de plaisir con-

damnable. En d'autres termes, c'est rendre agréable sa tristesse et donc se livrer à une délectation morose, définie alors spécifiquement comme plaisir poétique.

Bien écrire, c'est encore, au lieu de se passer de Jérôme, ou de renoncer à lui, s'adresser à lui, continuer de penser à lui, au point même de faire comme lui. C'est le garder en soi, rendre présent l'absent jusqu'à s'identifier à lui, se laisser aller à son inclination amoureuse et morose, plutôt que de la combattre pour ne se soucier que de Dieu seul. L'absent agissant au-dedans d'elle, il réduit Alissa à être son ventriloque. Comme elle le suggère, Jérôme est ainsi, non seulement la substance de son message (elle écrit d'abord son inquiétude née de l'absence de lettre) et le destinataire de son journal (« Comme si [...] je continuais à *lui* écrire »), mais encore, à la limite, le destinataire lui-même, car elle n'écrit qu'endettée à son égard (« un coupable souci de bien écrire [...] que je lui dois »). Le journal est écrit avec l'exigence stylistique de Jérôme, donc, comme par lui, au sujet de Jérôme, et pour lui. De même qu'il a investi la vie d'Alissa, il est partout présent dans son journal.

C'est en effet, de façon significative, au moment même où elle en reprend la rédaction après une seconde interruption de plusieurs mois, qu'elle écrit : « Existerais-je sans lui ? je ne suis qu'avec lui... » (sans date, p. 584). Avouer alors un tel sentiment envers Jérôme, n'est-ce pas dire finalement qu'il est bien, à lui seul, en elle, le destinataire-destinataire-message du journal ? Sous l'emprise de la délectation morose, Alissa ne peut être destinatrice qu'en ne l'étant pas.

Si, par scrupule religieux, elle condamne l'écriture, la lecture subit le même sort :

J'ai dû bannir de ma bibliothèque...

De livre en livre je le fuis et le retrouve. Même la page que sans lui je découvre, j'entends sa voix encore me la lire. [...]

Je prends la résolution de ne plus lire pour un temps que la Bible (*l'imitation* aussi, peut-être) et de ne plus écrire dans ce carnet que, chaque jour, le verset marquant de ma lecture. (6 juillet, p. 588).

Au même titre que l'écriture, la lecture est source de délectation morose : elle aussi est une occupation actualisatrice de l'absent. Au moyen de cette restriction livresque et scripturaire, Alissa espère remplacer une dette coupable (l'écriture et la lecture qu'elle doit à Jérôme) par une autre qui lui garantisse son innocence (le recopiage d'un verset biblique) : le journal va se faire imitation, non plus profane mais sacrée. En évitant ainsi tout « piège du beau langage », toute « profane admiration » (p. 569), Alissa ne se met donc pas davantage en avant que lorsqu'elle tenait une plume inspirée par son cousin. Elle se refuse toujours le statut d'au-

teur et par conséquent la responsabilité, l'autorité et surtout la créativité qui lui sont nécessairement attachées. Alissa aurait pu considérer innover par l'humilité — ou la sobriété — même de son style, mais il n'en est rien. En fait elle n'écrit jamais véritablement, mais se borne à imiter et à recopier. Elle veut remplacer désormais les destinataire, destinataire et message humains (Jérôme) par une instance divine. Elle n'est que l'instrument par lequel Jérôme et Dieu, successivement, s'expriment, le premier, d'une façon recherchée, le second, dans un style dépouillé (puisque ce sont de simples versets de la Bible qu'elle décide de transcrire). La seule autorité d'Alissa réside donc dans ce refus de s'approprier l'autorité. Alissa ne prend pas la parole mais laisse parler, à travers elle, au-dedans d'elle, pour elle, des locuteurs d'autant plus éloquents qu'ils sont absents.

L'éthique perverse

« Les passions sont toujours vivantes dans ceux
qui y veulent renoncer. »

Pascal.

Néanmoins, l'effacement pur et simple d'Alissa nécessiterait l'abandon du journal car, en l'écrivant, elle ne cesse de chercher les raisons qui le lui font rédiger. C'est en se demandant pourquoi elle écrit qu'elle écrit : l'écriture n'est alors rien d'autre que ce questionnement qui la fonde. Autant que « miroir » d'Alissa, le journal est à lui-même son reflet, c'est un journal « en abyme », pour reprendre l'expression que Gide lui-même a inventée. Mais le miroir d'Alissa et le reflet du journal ne sont pas deux moments différents de son écriture car, pour elle, à l'instant où elle écrit, se regarder, c'est considérer l'acte même de rédiger un journal. Dans son cahier, elle découvre son image, qui n'existe pas préalablement à l'écriture mais se construit avec elle. Bien que ce processus soit inhérent au journal intime, Alissa, en protestante austère, s'en fait un reproche et s'accuse alors de coquetterie :

Combien cette analyse de ma tristesse est dangereuse ! Déjà je m'attache à ce cahier. La coquetterie, que je croyais vaincue, reprendrait-elle ici ses droits ? Non ; que ce journal ne soit pas le complaisant miroir devant lequel mon âme s'apprête ! Ce n'est pas par désœuvrement, comme je le croyais d'abord, que j'écris, mais par tristesse. La tristesse est un état de péché, que je ne connaissais plus, que je hais, dont je veux décomplicquer mon âme. Ce cahier doit m'aider à réobtenir en moi le bonheur. (28 mai, p. 583).

À ce moment du journal (commencé seulement depuis cinq jours), Alissa a déjà envisagé plusieurs raisons d'écrire, des plus immédiates qu'elle considère aussi comme superficielles, à celles qui lui paraissent les plus

profondes ¹⁹. Après être passée successivement du désœuvrement à l'inquiétude ponctuelle (provoquée par l'absence de lettre de Jérôme), elle en vient à une tristesse existentielle coupable. Au fur et à mesure qu'elle écrit, dans un examen scrupuleux d'elle-même, Alissa démêle les motifs véritables des futilités et, dans ce procès, elle se découvre toujours plus coupable aux yeux de Dieu. Il semble donc paradoxal qu'elle se fasse le reproche de coquetterie précisément lorsqu'elle fait davantage preuve de sévérité vis-à-vis d'elle-même. Et ce paradoxe est d'autant plus sensible que c'est à propos de sa tristesse qu'Alissa évoque la coquetterie, et non au sujet du désœuvrement auquel elle est habituellement associée. La coquetterie viendrait alors non pas tant avec la paresse qu'avec la mélancolie : je suis malheureuse, donc je me fais belle devant la psyché où, chaque jour, mon âme se mire. Contemplant ma tristesse, je m'y complais et lui confère le statut d'objet esthétique. Plutôt qu'une forme bénigne de délectation morose, la coquetterie serait son euphémisme. Car on n'est coquet(te) que pour un tiers : je me regarde sous le regard d'un absent que j'actualise.

C'est son journal qui expose Alissa à ce vain plaisir. Selon elle, l'analyse de soi la moins indulgente étant aussi la plus poussée, elle risque fort de tomber dans l'écueil de la complaisance qu'il s'agissait d'éviter. Ce serait au moment où, à son miroir, la coquette enlève son fard (pour montrer sa tristesse), qu'elle se maquillerait le plus sûrement : la nudité lui ferait une parure propre seulement à la dérober. Dans l'intransigeance de ce point de vue, il est aisé de reconnaître ce que l'on pourrait ici appeler l'effet pervers de l'éthique. Commentant Freud, Lacan a analysé le processus :

La conscience morale, nous dit-il, se manifeste d'autant plus exigeante qu'elle est plus raffinée — d'autant plus cruelle que moins en fait nous l'offensons — d'autant plus pointilleuse que c'est dans l'intimité même de nos élans et de nos désirs que nous la forçons, par notre abstention dans les actes, d'aller nous chercher. Bref, le caractère inextinguible de cette conscience morale, sa *cruauté paradoxale*, en fait dans l'individu comme un parasite nourri des satisfactions qu'on lui accorde. L'éthique persécute l'individu beaucoup moins, proportionnellement, en fonction de ses fautes que de ses malheurs ²⁰.

19. Pour décrire ses sentiments, Alissa emploie en effet l'image spatiale si usuelle qu'elle n'est plus perçue : « l'étrange mélancolie dont je souffre n'a peut-être pas d'autre cause [que l'absence de nouvelles de Jérôme] ; pourtant je la sens à une telle profondeur en moi-même qu'il me semble maintenant qu'elle était là depuis longtemps et que la joie dont je me disais fière ne faisait que la recouvrir ». (Journal, 26 mai, p. 582).

20. Jacques Lacan, *L'Éthique de la psychanalyse*, Seuil, 1986, pp. 107-8.

Cette « *cruauté paradoxale* » est manifestement à l'œuvre dans le journal d'Alissa. Reprenons en bref sa démarche. Fidèle à la théologie chrétienne qui considère la tristesse comme un péché, l'héroïne pense avoir pris l'initiative d'écrire parce qu'elle se livrait à ce péché et afin de cesser de le faire. À l'inquiétude et au désœuvrement passagers, elle ne se contente pas de substituer une tristesse foncièrement coupable, mais au moment où elle reconnaît cette culpabilité, elle s'en trouve une autre, inhérente, selon elle, au procès même de découverte du péché de tristesse. Craignant en effet d'être encline à la vanité, c'est alors qu'elle énonce sa volonté d'imprimer une direction strictement protestante à son journal (« La tristesse est un état de péché [...] dont je veux décompliquer mon âme. Ce cahier doit m'aider à réobtenir en moi le bonheur »).

Après deux semaines d'interruption, Alissa poursuit d'abord dans la veine antiféminine où elle avait laissé son journal : « Je voudrais me garder de cet insupportable défaut commun à tant de femmes : le trop écrire. » (10 juin, p. 583). Pour l'héroïne, l'écriture risque d'être la manifestation d'une féminité commune qu'elle méprise. C'est donc en espérant éviter ce défaut et obvier à son état présent d'insatisfaction morale qu'elle donne à son journal une orientation résolument protestante, comme en témoigne l'injonction déjà citée, ainsi que cette autre : « Considérer ce cahier comme un instrument de perfectionnement ²¹ » (10 juin, p. 583). Il ne s'agit là pourtant que d'une déclaration d'intention que les faits, c'est-à-dire en l'occurrence l'écriture même, vont contredire : nous le savons, le journal d'Alissa rend compte d'une souffrance, d'une tristesse, dont elle finit par mourir. Par l'énonciation même de l'impératif, le texte fournit un indice de cet échec. La répétition de l'ordre, à quelques jours d'intervalle, est en effet un mauvais signe : Alissa semble de cette façon vouloir se persuader, appeler à toutes forces l'existence de ce qui n'est pas et paraît

Nous soulignons.

21. Dans son propre journal, Gide émettait un propos similaire : « On écrit un journal en vue d'un perfectionnement ; on s'y mire ; on s'y voit tel que parfois l'on souhaite se changer ; l'on se dit : tel j'étais, tel je ne veux plus être. Il aide certaines mauvaises pensées à devenir plus vite passées, il scrute les douteuses, il affermit les bonnes. C'est une autosuggestion consciente et préméditée. » (Automne 1894). Jean Delay, qui cite ces phrases, donne une précision intéressante : « En marge de cette page, Gide ajoute au crayon : "très mauvais et pas à garder — va contre ma pensée". » (*La Jeunesse d'André Gide*, t. II, Gallimard, 1957, p. 371). Or le critique insiste par ailleurs sur le personnage gidien comme surmoi de l'auteur : de ce point de vue, Alissa serait l'expression de ce surmoi protestant que Gide refuserait dans son propre journal et sa vie.

avoir d'autant moins de chance d'exister qu'on le convoque davantage à être. La seule présence de l'injonction suffirait à mettre en doute, non pas la bonne volonté d'Alissa, mais ses chances de réaliser ce qu'elle s'est proposé. Aussi absolu soit-il (« Considérer ce cahier... », — emploi de l'infinitif, mode impersonnel et intemporel), l'ordre n'a pas la valeur de nécessité du constat d'existence, il s'impose pour imposer ce qui précisément n'existe pas encore et n'existera peut-être jamais : c'est un mode de l'inaccompli (imposer, c'est poser comme inaccompli). Alissa exige d'elle un journal qui soit conforme à la morale protestante, mais sans doute est-ce l'écriture elle-même qui n'est pas le meilleur outil du perfectionnement qu'en principe l'examen de conscience doit apporter, puisque la condition de possibilité du journal est la *réflexion*, le triste retour sur soi, ce qu'Alissa appelle la « coquetterie » et que nous nommons délectation morose.

Plus l'héroïne écrit, plus elle se livre à la délectation morose et, du coup, plus elle se trouve de bonnes raisons de se contraindre et de se condamner. Car c'est devant Dieu qu'elle s'adonne à cette *delectatio morosa*. De même que, lorsqu'elle s'adresse à Dieu, Jérôme est sans cesse présent à son esprit, quand elle pense à Jérôme, elle ne peut oublier Dieu. Plus elle pense à Dieu, plus elle pense à Jérôme, et réciproquement. Ou encore, plus le péché est grave (et Alissa n'a-t-elle pas atteint à son maximum dans ce domaine quand elle a encore Jérôme à l'esprit tandis qu'elle devrait s'abîmer toute en Dieu ?), plus le repentir sera intense (plus grand sera son souci de Dieu au moment même où la pensée de Jérôme l'habite). Or, plus son comportement avec son cousin est irréprochable à ses propres yeux, plus elle connaît sa condition pécheresse à sa souffrance, en d'autres termes, elle se trouve d'autant plus de raisons de se condamner qu'elle commet moins le mal. Car elle sait bien qu'elle n'obtient cette attitude impeccable avec Jérôme qu'au prix de sa *delectatio morosa* journalière.

C'est alors qu'Alissa renonce au bien écrire, mais sa rigueur est telle qu'elle se voit à nouveau en état de péché :

Et déjà d'avoir arraché ces quelques pages, j'ai ressenti un peu d'orgueil... un orgueil dont je rirais, si mon cœur n'était si malade. (4 juillet, p. 588).

Parfois je m'efforce d'écrire mal, pour échapper au rythme de ses phrases ; mais lutter contre lui, c'est encore m'occuper de lui. (6 juillet, p. 588)

L'héroïne se voit prise dans un cercle vicieux où finalement tout ce qu'elle entreprend pour échapper au « péché » l'y ramène inéluctablement, impitoyablement. Le renoncement, mobilisant la volonté et la conscience de ce sur quoi il porte, est tout le contraire d'un état d'innocence pure qui seul la contenterait. Il signale l'objet qu'il tente de perdre : par les efforts

qu'il coûte, Alissa mesure combien elle tient encore à ce à quoi elle prétend précisément renoncer. L'existence du renoncement ne se justifie en effet que de l'irréalisation de ce qu'il s'agit d'amener à être. Comme l'impératif, le renoncement n'est jamais qu'un mode de l'inactuel. Mais, chez Alissa, le renoncement, impossible par définition, est dans les faits incomplet. Elle ne déchire pas toutes les pages de son journal comme elle aurait dû le faire pour mener à bien (quand même) cet accomplissement impossible. Ce reste est donc un point d'ancrage précis offert à sa culpabilité.

N'admettant aucun laisser-aller moral, elle va jusqu'à exiger d'elle cela même dont elle reconnaît l'impossibilité. Le renoncement impossible lui laisse alors l'impression de n'en faire jamais assez. En écrivant, son sentiment religieux, qui aurait dû être progrès, apparaît finalement sous la forme d'une aporie : accomplir l'irréalisable. Ce n'est donc pas un perfectionnement que le journal expose, mais l'impossible où Alissa est prise. La vertu, comme le renoncement qui en est la manifestation, existe uniquement sous la forme de l'effort, elle est donc irréalisable ; ou encore, la vertu ne demeure progressive qu'à condition d'être irréalisable. Elle est ce vers quoi Alissa tend sans jamais y accéder. C'est alors la notion même d'une vertu progressive qui débouche nécessairement sur l'impossible. Le progrès, fondant la vertu, voue d'emblée celle-ci à l'inaccomplissement : une telle définition de la vertu comprend sa négation.

Puisque dans ses cahiers Alissa fait l'aveu, impossible ailleurs, de son amour, son journal est aussi le lieu où l'impossible — non plus sacré, mais profane — devient possible. Le journal est ainsi révélation de l'impossible à double titre : son écriture est non seulement l'expression intime de l'amour dont Alissa s'interdit l'aveu à Jérôme, mais encore, le processus par lequel Alissa vient achopper sur l'impossibilité de la vertu et du renoncement. Le journal manifeste l'impossible, à la fois en en faisant la découverte (le renoncement, la vertu) et en l'exprimant (l'aveu de l'amour), si bien qu'il est en même temps une possibilité offerte à l'impossible profane (à l'aveu) et la reconnaissance de l'impossible sacré comme tel (la vertu).

Le sacrifice du sacrifice

Ayant découvert qu'elle écrit parce qu'elle est triste, Alissa cherche la cause de ce sentiment et s'interroge alors sur son attitude vis-à-vis de sa sœur Juliette et de Jérôme. Elle a d'abord pensé qu'en renonçant au mariage avec son cousin elle sacrifiait son propre bonheur pour celui de sa sœur, amoureuse elle aussi de Jérôme ; mais, en écrivant, des doutes lui

viennent sur la valeur de ce sacrifice, et même, sur son existence. Dès le quatrième jour, son journal témoigne de cette incertitude qui prend la forme d'un débat entre sa bonne et sa mauvaise foi, où celle-ci est démasquée par celle-là :

Pourquoi me mentirais-je à moi-même ? C'est par un raisonnement que je me réjouis du bonheur de Juliette. Ce bonheur que j'ai tant souhaité, jusqu'à offrir de lui sacrifier mon bonheur, je souffre de le voir obtenu sans peine, et différent de ce qu'elle et moi nous imaginions qu'il dût être. Que cela est compliqué ! Si... je discerne bien qu'un affreux retour d'égoïsme s'offense de ce qu'elle ait trouvé son bonheur ailleurs que dans mon sacrifice — qu'elle n'ait pas eu besoin de mon sacrifice pour être heureuse. Et je me demande à présent, à sentir quelle inquiétude me cause le silence de Jérôme : ce sacrifice était-il réellement consommé dans mon cœur ? Je suis comme humiliée que Dieu ne l'exige plus de moi. N'en étais-je donc point capable ? (27 mai, p. 582).

À Aigues-Vives, où elle demeure chez sa sœur cadette, mariée depuis environ un an à un brave homme plus âgé qu'elle, négociant de son état, Alissa constate le bonheur de Juliette — et en souffre. La joie qu'elle montre devant cette félicité familiale n'est qu'une manifestation de mauvaise foi. Dans ce pénible moment de lucidité, elle constate d'abord que son sacrifice est inutile et donc sans raison d'être. Elle reconnaît alors qu'il ne lui reste plus qu'à faire le sacrifice de son sacrifice, bien plus douloureux que le sacrifice de son bonheur car il est le sacrifice par excellence, son avatar ultime et porté à son point de perfection. C'est alors que l'examen de conscience la conduit à la mauvaise conscience car regretter son sacrifice, c'est ne pouvoir renoncer à une satisfaction d'amour-propre et donc, dans la perspective protestante d'Alissa, être coupable.

Si Alissa s'en tenait là dans son examen, l'inutilité du sacrifice de son bonheur ne serait due qu'à des circonstances extérieures sur lesquelles il lui est impossible d'exercer aucun contrôle (Juliette a trouvé son bonheur ailleurs) : elle doit certes faire le sacrifice de son sacrifice, mais ce n'est pas sa faute, après tout. Cependant, au cours de l'écriture, elle développe un point de vue différent qui lui montre sa situation sous un jour plus sombre encore.

Non seulement elle se voit désormais incapable de se réjouir du bonheur de Juliette, c'est-à-dire de faire le sacrifice de son sacrifice, mais elle se demande encore si, au lieu de sacrifier réellement son bonheur, elle n'a pas seulement cru le faire. Elle doute donc si le sacrifice de son bonheur a jamais existé. Il ne serait alors même plus question de faire le sacrifice du sacrifice-du-bonheur, puisqu'on ne peut sacrifier que ce qui existe et, de surcroît, que ce à quoi on tient le plus. Alissa en vient à être dépossédée de son pouvoir de dépossession car il lui faut à présent sacrifier, non

pas le bonheur, non pas même le sacrifice-de-son-bonheur, mais, puisque celui-ci n'existe pas, le sacrifice du sacrifice-de-son-bonheur. Ce n'est pas la perte du bonheur, mais celle du sacrifice-de-son-bonheur, qui rend Alissa triste.

Dieu n'aurait pas permis l'actualisation du sacrifice de son bonheur parce qu'Alissa serait incapable de le faire. Si Dieu n'a pas mis sa confiance en elle, c'est qu'il devait avoir de bonnes raisons pour cela. Tout se passe comme si l'inutilité de son sacrifice n'était rien d'autre qu'un signe que Dieu lui envoyait pour lui suggérer qu'elle était de mauvaise foi lorsqu'elle prétendait se sacrifier. En rendant son sacrifice vain, Dieu lui révélerait tacitement qu'elle ne l'avait pas vraiment consommé. Du coup, il montrerait à Alissa sa fatuité, la complaisance qu'elle mettait à prétendre se sacrifier sans le faire réellement. Rétrospectivement, Alissa a peur d'avoir affiché un renoncement qui n'est, n'était, ni ne peut être, du fait de son amour pour Jérôme.

Si, en ce début de journal, ses réflexions sont encore empreintes de doute, la certitude devient ensuite totale. Trois ans plus tard, continuant son examen de conscience, l'héroïne écrit : « Je le sens bien, je le sens à ma tristesse, que le sacrifice n'est pas consommé dans mon cœur » (20 août, p. 589). Tout en faisant écho au sacrifice des fiançailles avec Jérôme au profit de Juliette, c'est à une tentative nouvelle du sacrifice que cette phrase a trait directement. Elle réfère en effet à l'épisode de l'avant-dernière rencontre des cousins : Alissa avait alors proposé la sainteté à Jérôme (« Ce matin, causant avec lui, j'ai consommé le sacrifice », Lundi 3 mai, p. 587), qui l'avait acceptée avec enthousiasme²². En revanche, elle-même s'aperçoit qu'elle ne peut s'y résoudre. Le journal relate donc deux tentatives de sacrifice, également manquées. Pourtant, désormais il ne s'agit plus pour Alissa de faire le sacrifice de son sacrifice car ce serait sacrifier la sainteté, la valeur suprême. Constatant l'inaccessibilité de la sainteté, il ne lui reste plus que la certitude de sa culpabilité. Entrepris pour lutter contre la tristesse et rendre Alissa meilleure, le journal y aura échoué : en écrivant ses cahiers, l'héroïne interprète sa tristesse et son insistance comme des symptômes qui lui révèlent que son sacrifice est resté

22. L'extrait du dialogue en question est le suivant : « — Mon ami ! commença-t-elle, et sans tourner vers moi son regard, je me sens plus heureuse auprès de toi que je n'aurais cru qu'on pût l'être... mais crois-moi : nous ne sommes pas nés pour le bonheur. — Que peut préférer l'âme au bonheur ? m'écriai-je impétueusement. Elle murmura : — La sainteté... si bas que, ce mot, je le devinais plutôt que je ne pus l'entendre. Tout mon bonheur ouvrait des ailes, s'échappait de moi vers les cieux. » (pp. 563-4).

inaccompli. Or, étant donné qu'Alissa présentait sa tristesse comme la cause de son écriture (« Ce n'est pas par désœuvrement que j'écris mais par tristesse ») et que cette tristesse est elle-même due au fait que son sacrifice n'est pas consommé (« Je le sens, je le sens bien à ma tristesse, le sacrifice n'est pas consommé dans mon cœur »), il n'y a pas d'autre motivation à l'écriture de son journal que l'inaccomplissement de son sacrifice. Dès l'instant où le deuil du sacrifice, dont la manifestation est la tristesse, est le moteur de l'écriture du journal, celle-ci vient à la place du sacrifice, même si elle n'en tient pas lieu, puisqu'elle est délectation morose.

Le journal écrit le manque creusé par le sacrifice non accompli, il exprime un regret. Alain Girard souligne : « Le moi de l'intimiste demeure au conditionnel passé. Il lui semble, à regarder toujours en arrière, que quelque chose aurait pu être mais n'a pas été ²³. » Alissa découvre d'abord que le sacrifice de son bonheur était inutile ; elle découvre alors qu'elle devrait faire le sacrifice du sacrifice-de-son bonheur mais qu'elle ne peut pas (par « retour d'égoïsme ») ; enfin, elle s'aperçoit qu'elle n'a même pas consommé le sacrifice qu'elle prétendait sacrifier. Ainsi, au fur et à mesure qu'elle écrit, et de plus en plus, Alissa découvre l'irréalité passée de son sacrifice.

Seul le saut de la mort peut désormais actualiser le sacrifice de son bonheur. Toutefois, en léguant son journal à Jérôme, l'héroïne scelle avec lui une union outre-tombe. Coup double : Alissa meurt à la fois sainte et femme (vierge) — grâce à Dieu.

23. Alain Girard, *op. cit.*, p. 517.